Document generated on 08/06/2025 11:27 p.m.

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

Antoinette

Suzanne Kennelly

Volume 27, Number 2, 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1034290ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1034290ar

See table of contents

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)
1916-7792 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Kennelly, S. (2015). Antoinette. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *27*(2), 335–343. https://doi.org/10.7202/1034290ar

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CAHIERS FRANCO-CANADIENS DE L'OUEST
Vol. 27, nº 2, 2015, p. 335-343

Antoinette

Le claquement sec de la petite porte qui se refermait brusquement lui fit l'effet d'une gifle en plein visage. Comme elle, le confessionnal tout entier s'était mis à frissonner dans un mélange d'incrédulité et de désespoir.

«Je n'y peux rien mon enfant. Les volontés de Dieu sont insondables.» La réponse au cri du cœur d'Antoinette avait été formulée dans le plus grand détachement.

Le curé n'avait rien à faire des états d'âme de ses paroissiennes, des créatures toutes plus instables et exigeantes les unes que les autres à son avis. «Enfin, se disait-il, c'est la croix à porter jusqu'à l'heure de la retraite.» Il souhaitait la consacrer au silence, au recueillement et à la pêche au doré.

Tremblante, Antoinette s'était relevée péniblement du prie-Dieu où elle s'était agenouillée pour obtenir l'absolution de ses péchés et peut-être un signal quelconque d'humanité de la part de cet homme. Elle cherchait désespérément une solution à l'enfer qu'elle vivait jour après jour. Le petit confessionnal orné et ostentatoire, dont la construction remontait à la fin du XIXe siècle, faisait la fierté des habitants du village. Mais aujourd'hui, il ne sentait que la poussière et le mépris.

Prise d'un haut-le-cœur, elle arracha presque le rideau qui la cachait d'un autre fidèle en quête de pardon. Un seul désir l'animait, celui de quitter rapidement ce lieu maudit. «Qu'est-ce que je vais faire? Mon doux Jésus, qu'est-ce que je vais faire?» Ce Dieu qu'elle avait supplié de toutes ses forces ne lui accorderait donc aucune faveur. Elle s'appuya tant bien que mal contre le bénitier, plantée comme un arbre sans vie près des grandes portes de bois verni qui donnaient sur la rue principale. Dans l'image que lui renvoyait l'eau consacrée, elle pouvait discerner les zones violacées de sa pommette gauche. Antoinette la maladroite, qui se heurtait constamment aux cadres de portes, venait encore une fois de se donner en

spectacle. Et on plaignait sa pauvre famille qui devait endurer de telles démonstrations de gaucherie.

L'automne avait semé sur la grande place un tapis de feuilles écarlates. C'était la saison qu'elle redoutait: celle de l'ouverture de la chasse. Une courte année séparait les habitants de Sainte-Lucie de la Seconde Guerre mondiale, mais la communauté semblait toujours prisonnière de l'horreur et de la misère de ce conflit qui avait fait tant de ravages parmi les leurs. Les commerces vivotaient à peine. La scierie Boivin, l'entreprise principale qui fournissait du boulot à la majorité des hommes, venait tout de même de reprendre ses activités. On engageait des travailleurs mais ils devaient avoir de l'expérience ou être recommandés par le contremaître qui ne se gênait pas pour exiger des pots-de-vin. Tant pis pour ceux qui n'en avaient pas les moyens. Si l'économie avait repris du poil de la bête dans la grande ville, les choses étaient bien différentes à Sainte-Lucie.

Un bienfaiteur, dont on gardait l'identité secrète, n'avait pourtant rien épargné pour rendre hommage à ceux qui avaient tout sacrifié pour la patrie. Un archange de pierre veillait solennel sur chacun d'entre eux, Les noms des soldats gravés dans le bronze brillaient au soleil à l'entrée du cimetière. C'est là que Lionel passait le plus clair de son temps. Sauf en automne, où il se terrait dans le caveau à légumes, derrière la maison familiale, comme un animal traqué. Il s'y rendait dès les premières lueurs du jour et jusqu'à la brunante. Quand il rentrait enfin à l'intérieur de la petite maison qu'il partageait avec sa mère, chaque respiration d'Antoinette ne semblait qu'attiser sa colère.

Elle discernait de moins en moins chez son fils le profil de l'homme qu'il aurait dû devenir. Elle se souvenait pourtant de sa crinière blonde ébouriffée qu'elle repeignait de ses doigts quand il daignait se prêter à ce petit caprice, de ses épaules faites pour le dur labeur et pour la fierté, du regard ambitieux et rêveur à la fois de celui qui voit loin et grand et qui va changer le monde. C'était le Lionel d'avant. Aujourd'hui, il ne restait au fond de son regard que quelques lueurs chevrotantes, comme un cierge pascal sur le point de s'éteindre. La guerre avait soufflé toute la lumière qui brillait en lui pour n'y laisser que des ombres menaçantes.

Lionel était le cadet des enfants qui avaient survécu à la grippe espagnole, la tuberculose et la rougeole. Antoinette avait eu de la chance: elle n'en avait perdu que quatre. Plusieurs de ses voisines les avaient tous perdus. Antoinette les avait pleurés les uns après les autres, en cachette le soir, vacillante et à bout de forces. Vivre son deuil aurait été futile, car il y avait tant à faire pour nourrir ceux que la Sainte Vierge avait épargnés. En contemplant les tourments que la vie lui imposait, elle se disait de temps à autre que la Sainte Mère aurait bien dû faire de son Lionel un ange comme elle avait choisi de le faire pour Éva-Rose, Lucien, Clovis et Madeleine. Et prise de remords, elle saisissait son chapelet pour l'égrener en demandant pardon pour ces pensées meurtrières, indignes d'une bonne mère, et surtout d'une fervente catholique.

Ce chapelet, le seul objet précieux qu'elle possédait, était composé de billes en cristal qui miroitaient au soleil ou sous la lumière de sa lampe de chevet. Il avait appartenu à sa grand-mère qu'elle adorait par-dessus tout. À son décès, Antoinette avait eu le sentiment troublant qu'elle venait de recevoir en héritage un trou béant à la place du cœur. Elle se rappelait émue que, peu importe l'heure ou la raison, grand-mère ouvrait tout grand les bras en la voyant courir vers elle. Elle s'y réfugiait toujours avec délice, prisonnière consentante d'un cocon de tendresse où rien ne pouvait l'atteindre: ni les coups de cuillères de bois de sa mère qui n'avait aucune patience pour ses élans d'affection, ni les doigts malins de son frère qui lui tirait les tresses et la bousculait à la moindre occasion. Quand grand-mère la regardait en souriant, elle n'était ni sotte, ni laide. La fillette soudainement méritait d'être aimée.

Son apparence plutôt banale lui venait tout droit des Simard, la famille de son père. Petite, un peu rondelette, elle n'était remarquable dans sa jeunesse que par sa chevelure dorée et chatoyante dont Lionel avait évidemment hérité et qui faisait l'envie de plus d'une femme au village. Elle portait maintenant ses cheveux grisonnants en chignon bas, pour ne pas attirer l'attention. Son dos légèrement voûté trahissait un fardeau innommable.

Elle affichait régulièrement une ecchymose au visage ou un bras en bandoulière, ce qui donnait aux commères du village matière à potins.

De toute manière, aucune d'entre elles ne voulait s'immiscer dans cette affaire qui ne les regardait pas, même si elles comprenaient la gravité indiscutable de la situation.

Antoinette avait mis tous ses espoirs dans le curé qui venait de lui fermer la porte au nez, littéralement.

Elle ne se sentit même pas défaillir. Ses jambes avaient tout simplement cédé sous le poids de ses soucis. «Madame Gauthier... Madame Gauthier...» La voix qui la rappelait à la réalité était à la fois forte et rassurante. Elle ouvrit les yeux, presque à regret, pour constater qu'elle s'était affalée contre une des grandes portes de l'entrée principale. Le docteur Girard, nouvellement arrivé au village, la pressait de reprendre ses sens. Quand Antoinette chercha à se relever, il glissa son bras sous le sien pour la soutenir. Puisque les confessions étaient terminées depuis quelques minutes, il ne restait personne pour lui venir en aide. Fort heureusement, le docteur passait par là en provenance de la sacristie où il venait d'échanger quelques mots avec un des marguilliers. Il était intervenu *in extremis* pour empêcher qu'Antoinette ne se fracasse le crâne contre la pierre du parvis.

– Si vous vous en sentez capable, vous allez marcher avec moi jusqu'à mon cabinet.

– C'est pas nécessaire, voyons donc! C'était juste une petite faiblesse. C'est passé maintenant.

– Peut-être, mais je veux m'en assurer.

Son ton n'invitant pas à la réplique, elle le suivit, docile, confuse et surtout terriblement gênée par cet épisode qui la montrait sous un jour si peu flatteur. Elle détestait cet état de dépendance et de fragilité. Elle avait survécu à la mort atroce de son mari, déchiqueté par une des grandes scies de l'usine. Elle avait réussi tant bien que mal à subsister depuis cet accident fatidique. Mais aujourd'hui, en dépit de tous ses efforts, elle ne voyait pas d'issu au sort que semblait lui réserver la vie. Son fils qu'elle aimait tant finirait par la tuer si elle ne trouvait pas un moyen de l'en empêcher.

Le docteur Girard était venu remplacer celui qui avait mis au monde la moitié de la population actuelle du village, et dont le cœur généreux avait cessé de battre le mois dernier.

Son arrivée à Sainte-Julie, sans femme ni enfants, avait d'ailleurs suscité quelques émois. Antoinette estimait qu'il devait bien avoir atteint la cinquantaine.

Elle voyait dans son regard que la vie ne l'avait pas épargné lui non plus. Puisqu'il occupait l'ancien bureau du regretté docteur, rue principale, il ne leur fallut parcourir qu'une centaine de mètres pour arriver à destination. Elle se déposa lentement sur une chaise droite et resta silencieuse un long moment. Elle craignait plus que tout au monde de ne pas être en mesure de retenir la douleur des derniers mois qui risquait à tout instant de s'échapper de ses lèvres entrouvertes.

Respectant son silence, le docteur s'affaira d'abord à trouver les quelques notes qui la concernaient, ce qui prit un moment. Il ne voulait surtout pas l'effaroucher. La confiance devait s'établir entre eux s'il voulait lui venir en aide. Il fit appel à son professionnalisme et entreprit d'en savoir plus à propos de sa patiente.

– Vous avez perdu connaissance, madame Gauthier. On va essayer de savoir pourquoi. Vous n'êtes pas en famille...

C'était là une affirmation beaucoup plus qu'une question de la part du docteur mais Antoinette se sentit piquée à vif et lui lança sans réfléchir:

– Je vous jure que ça fait un bon bout de temps que le Saint-Esprit est pas passé par chez nous!

Une fois la surprise mutuelle dissipée par ce commentaire impudique, ils n'eurent d'autre recours que d'éclater d'un grand rire libérateur. La glace était cassée. On passerait ainsi plus rapidement à l'essentiel, ce que le docteur fit sans perdre une seconde.

– Voulez-vous qu'on en parle?

Antoinette se sentit piégée par le caractère insidieux de la question.

– Je ne sais pas ce qu'elles vous ont raconté les commères du village, mais elles ne savent pas de quoi elles parlent. Ce n'est pas compliqué: je m'accroche tout le temps ces jours-ci. C'est de ma faute si j'ai des bleus partout.

– Comme celui que vous avez là? Il indiquait du doigt sa pommette gauche. Elle hésita à peine.

– Le cadre de porte. Je ne regardais pas où j'allais.

Un rayon de soleil venait d'entrer par la fenêtre. Le docteur le regarda danser un instant sur les nœuds du vieux bureau de bois sur lequel il avait posé ses avant-bras. Il affirma simplement.

– Vous êtes une bonne mère, madame Gauthier.

– Si j'étais une bonne mère, il ne me ferait pas ça...

Antoinette pâlit puis se leva subitement en couvrant sa bouche d'une main qu'elle n'avait pas pris le temps de déganter.

Elle en avait trop dit. Elle s'arrêta net et resta figée. Son cœur seul continuait à battre à toute allure dans sa poitrine. Elle refoulait de toutes ses forces les larmes qui montaient en elle et qui menaçaient de déborder à tout instant.

– La guerre ne fait pas seulement des victimes sur les champs de bataille, madame Gauthier.

Elle se laissa retomber sur sa chaise et tenta une dernière explication.

– Je n'ai pas le tour avec lui: on dirait que je fais exprès pour le faire fâcher, mon pauvre garçon. Ce n'est pas surprenant qu'il se laisse emporter de temps en temps.

Le regard du docteur s'enflamma subitement. Il se leva de son bureau d'un bond et tira sa chaise pour la placer juste en face d'Antoinette. Une fois devant elle, leurs genoux se touchaient presque.

Elle voulut instinctivement se reculer, mais il saisit son poignet pour lui signifier de ne pas céder à la gêne que lui causait son geste. La décence allait devoir céder la place à l'urgence

du moment. Elle vit tout à coup dans les yeux de cet homme, une douleur immense qu'elle reconnut rapidement. C'était la sienne, celle qu'elle voyait tous les matins et tous les soirs dans le miroir de sa commode. Il se pencha un peu vers elle et lui dit tout en soutenant son regard.

– Parlez-moi de lui...

Elle hésita un moment, gênée par l'intimité du moment. Mais elle n'avait plus rien à perdre.

– Lionel c'est mon petit dernier. Mon mari disait toujours que j'allais le pourrir si je continuais à lui passer tous ses caprices.

Elle sourit en se rappelant qu'il n'avait qu'à battre de ses grands cils pour qu'elle lui cuisine son plat préféré ou qu'elle lui donne quelques sous avec lesquels il achetait des sucreries au magasin général. En vieillissant, il était devenu son homme de confiance, son bras droit, surtout après la mort accidentelle de son père. Il s'était engagé dès le déclenchement du conflit. Il rêvait d'aventures, et la Guerre allait lui en fournir.

– Au bout de deux ans, ils me l'ont renvoyé à la maison... mais c'était plus mon fils.

– Avez-vous peur de ce qu'il pourrait faire, madame Gauthier?

Horrifiée par l'idée même que son fils puisse lui faire sciemment du mal mais rongée par la fatigue et par le désespoir, elle n'eut d'autre choix que d'acquiescer en silence.

– Je peux vous aider, mais il faut que vous me donniez la permission.

– Je ne peux pas l'abandonner, docteur Girard. Je n'ai pas le droit. C'est mon fils.

– Il faut agir maintenant avant qu'il soit trop tard. Je ne veux pas qu'il vous arrive la même chose qu'à ma femme.

Il avait subitement capté toute son attention. Elle releva la tête pour le questionner du regard.

– Ma femme refusait que j'intervienne. Elle me disait qu'on avait juste besoin d'être patients. Que ça passerait. Je le savais dans mes tripes que ce n'était pas de cela dont mon fils avait besoin. Je savais que sa condition était grave. Il était devenu dangereux. J'ai tout fait pour la convaincre mais, vous le savez mieux que personne, un cœur de mère, c'est plus fort que tout.

Sa gorge qui se nouait lui indiquait clairement l'importance du message à transmettre. Antoinette tremblait dans l'attente de l'ultime conclusion. Il poursuivit malgré la douleur qui l'étranglait.

– Je suis rentré tard après un accouchement difficile qui s'était prolongé bien au delà de minuit... je les ai trouvés dans la cuisine.

– Arrêtez. Je vous en supplie.

En d'autres circonstances, un tel cri l'aurait forcé au silence. Mais pas aujourd'hui. Pas question d'ignorer la détresse d'Antoinette. Il lui devait la vérité. Il lui raconta simplement toute l'horreur de ce geste insensé posé par son propre fils.

– Charles a servi dans le 22e. Il avait été rapatrié à cause d'une blessure grave à une jambe. Mais la vraie blessure n'était pas physique. On s'en est rendu compte assez vite, sa mère et moi. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour qu'il se sente en sécurité. Mais il avait des sautes d'humeur imprévisibles qui le rendaient violent.

Le docteur fit une pause, respira profondément et continua de raconter les événements sans se laisser décontenancer par les images qui l'assaillaient.

– C'était l'heure du souper. Elle est entrée dans sa chambre pour lui dire de venir manger. Il s'est mépris sur son identité. Elle était l'ennemie, et il devait se défendre. Quand il a réalisé ce qu'il venait de faire, il était trop tard pour lui. Il s'est enlevé la vie avec le même fusil de chasse.

Terrassée et vaincue, Antoinette laissa enfin s'ouvrir la brèche. Elle ressentait subitement un curieux mélange de rage et de soulagement. Cet homme qu'elle connaissait à peine la forçait à voir enfin clairement la situation. Elle ne pourrait

jamais toute seule rendre la paix d'esprit à son Lionel qu'elle aimait de tout son être. Elle devait accepter la main tendue de celui qui comprenait le sournois destin qui l'attendait mais qui ne portait pourtant aucun jugement ni sur elle, ni sur Lionel.

– Je peux le faire interner à Québec... si vous me donnez la permission, madame Gauthier. Ils ont des gens qui vont prendre soin de lui. Vous avez fait tout ce qui était humainement possible. C'est la seule façon de vous donner une chance à tous les deux.

Une fois convaincue du bien-fondé de l'intervention du docteur Girard, il fallait maintenant qu'Antoinette ignore les appels désespérés de son cœur de maman. C'était là la plus difficile des étapes à franchir.

Ils plongèrent dans un lourd silence. L'intervention du docteur Girard, c'était le chemin de l'espoir. Grâce à lui, ils feraient tous ensemble le choix ultime de la vie, et c'est la voie qu'elle décida d'emprunter à cet instant même. Leur salut en dépendait.

Suzanne KENNELLY